

Bruel, X., Giraud, P. H., Guillaume-  
Alonso, A. et Jouishomme, C.,  
*Le travail du visible. Claude  
Esteban et les arts plastiques*

**Maud Le Guellec**

*Université Lille 3*

**Référence** : *Le travail du visible. Claude Esteban et les arts plastiques*, sous la direction de Xavier Bruel, Paul-Henri Giraud, Araceli Guillaume-Alonso et Christine Jouishomme (prologue de Bernard Noël), Paris, Hermann, 2014, 319 pages, 32 euros.

---

Marquée par son mariage avec Denise Simon et par la mort de Giorgio Morandi, à l'origine d'une véritable révélation esthétique, l'année 1964 tisse définitivement le lien entre Claude Esteban et les arts plastiques. Un lien tout à la fois personnel, fait de rencontres et d'amitiés, pédagogique, au regard des cours d'histoire de l'art qu'il délivrera à la Sorbonne, et créatif, dans une étroite connivence entre ses écrits et les arts visuels, qui n'aura de cesse de se resserrer jusqu'à sa mort en 2006. C'est cette connivence poétique et esthétique que les vingt-deux auteurs prenant part au présent ouvrage se proposent d'explorer : chercheurs ou professionnels du monde des arts, spécialistes

de poésie ou d'histoire de l'art, poètes ou traducteurs, tous rendent compte à leur manière des différentes facettes à travers lesquelles se donne à voir ce lien privilégié.

Pour cela, en dehors de l'éclairant avant-propos de Xavier Bruel et du poétique prologue de Bernard Noël, l'ouvrage s'organise autour de six grands thèmes. « Rencontre, partage » se penche sur les relations que Claude Esteban a entretenues avec les peintres et sculpteurs de son temps ; « L'aventure d'Argile » retrace les grandes étapes de la célèbre revue de poésie et d'art qu'il a co-fondée avec Jean-Claude Schneider ; « Regards sur le siècle d'or » met en lumière les réflexions menées – notamment à partir des années 1980 – sur les maîtres de l'âge classique ; « Approche critique » dévoile les grands traits de sa posture face aux œuvres ; tandis qu'« Itinéraire » laisse place à des paroles plus personnelles sur l'homme, l'ami et l'enseignant que fut Claude Esteban.

Livre-hommage, *Le travail du visible* est d'un bout à l'autre marqué par l'empreinte du poète : souvenirs, témoignages d'amitié et d'admiration ponctuent ainsi le recueil. Livre-analyse, l'ouvrage rend compte tout à la fois de la richesse expressive de l'écriture de Claude Esteban et de la démarche intuitive et personnelle qu'il adopte dans son approche de l'œuvre d'art. Au fil des articles surgit ainsi la figure d'un poète qui, à égale distance de l'érudition d'un historien de l'art et des jugements de valeur d'un critique d'art, choisit les artistes qu'il souhaite évoquer, aborde leurs créations sans le truchement d'intermédiaires et tente de révéler, grâce à cette expérience intime et par l'intermédiaire du langage poétique, l'essence même des œuvres, dans toute leur intensité expressive.

Le lecteur qui s'intéresserait plus particulièrement au monde hispanique pourra utiliser, dans sa recherche des liens de Claude Esteban avec tel ou tel artiste espagnol, les différents outils que *Le travail du visible* met à sa disposition : une chronologie mettant en regard les différents événements qui ponctuent la vie du poète et les dates de parution de ses nombreuses publications sur l'art, une bibliographie structurée par catégories – essais, catalogues d'exposition, recueils de poèmes sur les arts plastiques... – et un très précieux index onomastique. Ce même lecteur, surtout, pourra focaliser tout particulièrement son attention sur neuf contributions ayant trait, exclusivement ou en partie, à l'univers hispanique.

Juan Manuel Bonet – « À propos de Giorgio Morandi, de Luis Fernández et de quelques autres des peintres de Claude Esteban » – et Nicolas Cendo – « Des formes devenant lueurs : Gris, Fernández, Morandi » – évoquent ainsi l'intérêt porté par Claude Esteban à des artistes espagnols selon lui trop peu mis en avant : Luis Fernández, Pablo Palazuelo et Juan Gris, notamment.

Kosme de Barañano – « Créer un lieu. Chillida/Esteban » – se penche sur le livre qu'Esteban a consacré à Eduardo Chillida pour montrer comment, le premier, le poète a su mettre au jour les concepts de vide et d'espace, de limite et d'échelle qui sous-tendent toutes les créations du sculpteur.

Alfonso de la Torre – « Claude Esteban et Pablo Palazuelo. Le partage des signes. Autour des lettres inédites de Claude Esteban à Pablo Palazuelo (1976-1977) » – retrace l'élaboration conjointe du si particulier ouvrage de 1980, *Palazuelo*, fruit de réflexions à deux voix sur la création artistique qui envisagent, entre autres thèmes, le rôle du corps de l'artiste ou le poids de la nationalité espagnole dans le rapport à l'art. La publication de quatre lettres inédites de Claude Esteban à Pablo Palazuelo rend d'ailleurs compte des différentes étapes de ce projet au long cours.

Mercedes Blanco – « Les ivrognes de Velázquez sont-ils des gueux en Arcadie ? Un mystère espagnol d'après Claude Esteban » – montre comment Esteban prend le contre-pied d'une vision trop schématique (et déjà un peu dépassée en 1999), entre idéalisme et prosaïsme, du tableau *Los borrachos*. Mais l'article prend surtout le temps d'analyser le fonctionnement de cette démarche méditative si chère au poète dans ses essais sur l'art. Mercedes Blanco détaille ainsi la quête par Claude Esteban de la singularité du Greco, de Velázquez, de Murillo ou de Goya en dehors – ou presque – de toute référence critique, loin des événements biographiques ou historiques, dans une posture proche de celle de José Ortega y Gasset dans ses écrits sur l'art.

Maria Zerari-Penin – « *Choses vues* : Bartolomé Esteban Murillo par Claude Esteban » – montre quant à elle comment Claude Esteban s'attache à réhabiliter Murillo, dont il juge que les œuvres ont été trop vues et pas assez regardées. S'il lui reconnaît certaines faiblesses, le poète fait ainsi l'éloge du sens de la lumière et de la transparence dont témoigne le peintre, de l'harmonie entre couleurs et dessin qui ressort de ses tableaux. Esteban prend soin, enfin, d'aller contre l'idée reçue selon laquelle deux pans de son œuvre s'opposeraient : ses œuvres religieuses et ses portraits de garnements, en montrant que son style importe davantage que les thèmes qu'il aborde.

Araceli Guillaume-Alonso – « De la mélancolie. Velázquez et Goya sous le regard de Claude Esteban » – se penche tout particulièrement sur *El Dios Marte* de Velázquez ainsi que sur *El sueño de la razón produce monstruos* (*Capricho* n° 43) et *Gaspar Melchor de Jovellanos* de Goya afin de mettre en valeur le goût de Claude Esteban pour la peinture de la mélancolie et pour ces deux artistes inquiets, qui tentent d'apporter une réponse aux questionnements du monde dans lequel ils vivent.

Paul-Henri Giraud – « Demeure du regard. Octavio Paz et Claude Esteban face à l'œuvre d'art » – aborde la démarche esthétique de Claude Esteban, personnelle et sensible, en l'appréhendant, tour à tour, à travers l'analyse que ce dernier propose de l'approche pazienne des œuvres d'art, l'étude de différents poèmes d'Esteban sur Rufino Tamayo ou Jean Bazaine et, enfin, à travers la mise en lumière du lexique et de la posture propres à son écriture essayiste.

José Jiménez – « Un vouloir esthétique. Claude Esteban et l'art espagnol » – expose comment Claude Esteban a toujours eu à cœur de montrer qu'il est faux de considérer la peinture espagnole du siècle d'or comme « réaliste ». L'article revient ainsi sur la manière dont le poète a su dévoiler l'art de l'instant chez Velázquez, de l'absolu chez le Greco, du spirituel chez Murillo, de l'universel chez Chillida ou du sensible dans les écrits de Picasso.

S'il ne prétend pas à l'exhaustivité, *Le travail du visible* présente un large panorama de ce lien si dense et intime qu'a entretenu Claude Esteban avec les arts plastiques tout au long de sa vie et de sa carrière. Dans ce panorama, les lettres et les arts espagnols (et mexicains) occupent une place de choix et les hispanistes pourront ainsi, au fil des articles, porter un nouveau regard sur les textes de Claude Esteban (prochainement réunis en un seul volume aux éditions L'atelier contemporain) comme sur les œuvres des grands artistes du siècle d'or et du XX<sup>e</sup> siècle.